



HAL
open science

LA RUSSIE ASSIÉGÉE RÉCITS DE SIÈGE ET VISION OBSIDIONALE À TRAVERS LES TEXTES NARRATIFS HISTORIQUES 1

Pierre Gonneau

► **To cite this version:**

Pierre Gonneau. LA RUSSIE ASSIÉGÉE RÉCITS DE SIÈGE ET VISION OBSIDIONALE À TRAVERS LES TEXTES NARRATIFS HISTORIQUES 1. Écrire et réécrire l'histoire russe, d'Ivan le Terrible à Vasilij Ključevskij (1547-1917), Paris, 2013, 286 p. (Collection historique de l'Institut d'études slaves 51), en collaboration avec E. Rai, 2013. hal-01788573

HAL Id: hal-01788573

<https://hal.science/hal-01788573>

Submitted on 9 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA RUSSIE ASSIÉGÉE
RÉCITS DE SIÈGE ET VISION OBSIDIONALE
À TRAVERS LES TEXTES NARRATIFS HISTORIQUES¹

*Quant à notre mère, la pieuse tsarine Elena, demeurée dans ce si
misérable veuvage, elle se trouvait comme environnée de
flammes de toute part, subissant tantôt les assauts incessants
des nations étrangères circonvoisines, de toutes les nations :
Litvaniens, Polonais, Tatars de Crimée, d'Astrakhan, Nogays,
ou Tatars de Kazan, tantôt endurent des maux et des offenses de
toutes sortes, de votre part à vous, traîtres.*
Ivan le Terrible. Première lettre à Andrej Kurbskij (1564)²

Ни шагу назад
Ordre 227, du 28 juillet 1942

La mémoire russe cultive le souvenir d'un certain nombre de sièges héroïques qui symbolisent la capacité de résistance du peuple et son attachement à la défense du sol national. Les trois plus connus sont ceux de Sébastopol (9 octobre 1854 – 8 septembre 1855), Leningrad (8 septembre 1941 – 27 janvier 1944) et Stalingrad (23 juillet 1942 – 2 février 1943). Ces batailles défensives, d'une durée et d'une intensité exceptionnelles, ne sont toutefois pas les premières du genre et leur commémoration s'inscrit dans une longue tradition qui n'est pas seulement russe. Dans le cas français, on peut citer le siège d'Orléans, levé par Jeanne d'Arc (12 octobre 1428 – 8 mai 1429), la résistance de Belfort face aux Allemands (3 novembre 1870 – 18 février 1871) et la bataille de Verdun (21 février - 19 décembre 1916). Il existe aussi des représentations de la nation, de la civilisation ou l'individu assiégés qui ne se réfèrent pas qu'aux situations de guerre.

Cette étude ne se propose pas d'aborder l'histoire militaire proprement dite, ni d'établir les faits réels survenus à chaque époque. En outre, elle s'intéresse seulement au côté russe de la barrière (ou de la tranchée), sans prendre en compte le point de vue des adversaires. Je me propose de retracer le traitement du siège dans la tradition narrative vieux-russe, entre les premiers épisodes du *Récit des temps passés* (1110-1117) et les œuvres du XVII^e siècle entièrement consacrées à la résistance d'une place forte, militaire ou religieuse. Ma perspective est à la fois chronologique et typologique. Elle tente de définir en premier lieu la naissance du récit de siège et les outils indispensables à son développement : le motif de l'attaque et de l'enfermement, les formules qui l'illustrent et les variations sur l'issue de l'épisode. Dans un second temps, je voudrais mettre en évidence la naissance d'une mentalité obsidionale qui se situe, selon moi, à l'époque d'Ivan le Terrible. Enfin, je présenterai l'aboutissement provisoire de cette construction narrative au XVII^e siècle, où le récit de siège se retrouve à la fois dans la littérature officielle et dans les premières œuvres de la dissidence religieuse.

¹ Publié dans : *Écrire et réécrire l'histoire russe, d'Ivan le Terrible à Vasilij Ključevskij (1547-1917)*, éd. E. Rai et P. Gonneau, Paris, 2013, p. 235-255.

² Родителнице же нашей, благочестивой царице Елене, в сицевѣ бѣдне вдовствѣ оставшей, яко в пламени отвсюду пребывающе, ово убо от иноплеменныхъ языкъ открутъ присядящихъ брани непремеителныа приемлюще от всѣхъ языкъ, литаонска, и поляковъ, и перекопий, тарханей, и нагай, и казани, ово же от васъ измѣнниковъ бѣды и скорби разными виды приемлюще, cf. PLDR.8, p.42.

De manière peu surprenante les épisodes guerriers occupent une place importante dans les chroniques de la Rus' médiévale, dès le texte fondateur du genre, le *Récit des temps passés*. Pourtant, il est clair que la référence en la matière, tant au niveau du thème militaire que de la rhétorique guerrière, n'est pas autochtone. Le modèle est, on le devine, issu de la tradition grecque. Mais il ne s'agit pas des chroniques byzantines de Georges Hamartole, Georges Malalas ou Georges le Syncelle, qui ont pourtant servi de sources à la *Povest' vremennyx let*. La matrice de presque toutes les histoires de siège dans la tradition russe est la *Guerre des juifs (de bello Judaico)* de Flavius Josèphe (I^{er} siècle) qui culmine avec le récit de la prise de Jérusalem par les Romains. Sa traduction slavonne a été réalisée probablement dès le XII^e siècle, dans la Rus' kiévienne³. Elle s'avère extrêmement inspirante pour deux raisons essentielles : « non seulement l'original a été retravaillé stylistiquement pour en faire un roman historique avec des scènes dramatiques en style direct, mais toute une série d'interpolations le situent fermement dans un environnement chrétien »⁴. Il sera donc facile de réutiliser des séquences narratives ou des figures rhétoriques pour décrire des épisodes russes. Plus on les apparentera, par la forme et par le fond, au récit de Flavius Josèphe, plus on leur confèrera d'importance dans la mémoire historique en cours de formation.

J'ai retenu dans le patrimoine littéraire vieux-russe un échantillon de sept textes narratifs abordant le thème du siège. Les trois premiers, extraits de chroniques ou d'annales (*letopisi*), n'ont pas d'auteur désigné et constituent plus une vignette, qu'un récit complet. Les suivants sont qualifiés par les spécialistes de *povesti*. Nous n'entrerons pas ici dans le débat sur ce type de texte et sur la traduction adéquate des termes qui servent à le désigner que nous rendrons, de façon neutre, par « récit »⁵. Les *povesti* se distinguent par leur ampleur et une cohérence narrative plus grande que les simples entrées de chroniques, elles peuvent aussi circuler en dehors des *letopisi*. L'une d'entre elles, au moins, a un auteur nommément désigné. Les sept textes que j'ai choisis sont :

1. Dans le *Récit des temps passés*, deux épisodes au cours desquels les Petchénègues assiègent Kiev (s.a. 968/6476), puis Belgorod (6505/997)⁶.
2. Dans la *Chronique Laurentienne*, la prise de Vladimir-sur-la-Kljaz'ma par les Tatars (s.a. 1238/6745)⁷.
3. Dans la *Chronique de Galicie-Volynie*, la prise de Vladimir, de Kozel'sk et de Kiev par les Tatars (s.a. 1238 à 1241/6745 à 6748)⁸.
4. Le récit sur le siège de Pskov par le roi de Pologne Stefan Bathory en 1581 (*Povest' o prixoženii Stefana Batorija na grad Pskov*)⁹.
5. Le récit sur le siège de la Trinité Saint-Serge par les partisans du faux-Dmitrij en 1608-1610, écrit par le cellérier Abraham Palicyn¹⁰ (*Skazanie Avraama Palicyna ob osade Troice Sergieva monastyrja*).
6. Le récit sur le siège d'Azov par les Turcs en 1641¹¹ (*Povest' ob Azovskom osadnom sidenii Donskix Kazakov*).

³ F. Thomson, *The Reception of Byzantine Culture in Mediaeval Russia*, Ashgate, 1999, I, p.114 (la traduction slave de Josèphe est datée des XIIe-XIIIe s.); III, p.65, 91 ; V, p.340-341 (où l'A. se montre plus sceptique et souligne que la tradition manuscrite du texte débute seulement au XVe siècle), VII, p.309 (traduction datée du XIIe siècle).

⁴ *Ibid.*, VII, p.309

⁵ *Povest'* vient du verbe *pověsti* ou *pověděti*, rendre public, faire savoir. Le même texte peut être appelé selon les manuscrits *povest'*, mais aussi *skazanie* (narration), *slovo* (dit), *čudo* (miracle), ou encore *istorija* (histoire)...

⁶ PLDR.1, p. 78-80 et p. 142-144.

⁷ PLDR.3, p.134 et suiv.

⁸ PLDR.3, p.290 et suiv.

⁹ PLDR.8 *Vtoraja polovina XVI veka*, p.400-478. Comme pour les textes suivants, la traduction russe est un titre de forme, communément utilisé par les spécialistes. Dans ses différents manuscrits, le texte a un intitulé plus long et variable selon les versions.

¹⁰ PLDR.9 *Konec XVI-načalo XVII vekov*, p.162-280.

7. Le récit sur le siège de l'abbaye de Solovki par les troupes du tsar Aleksej Romanov, entre 1669 et 1676¹² (*Povest' ob osade Soloveckogo monastyrja*).

1. LE SIÈGE LEVÉ PAR LA RUSE : L'ÂGE D'OR DES TEMPS PASSÉS

La première phase de l'élaboration du récit de siège russe se situe au début du XII^e siècle, à une époque où la Rus' est convertie au christianisme. Toutefois, le ou les chroniqueurs doivent aussi prendre en compte la période païenne, au cours de laquelle s'illustrent les ancêtres de Vladimir, l'auteur de la conversion. Or l'on ne remarque pas de différence fondamentale avant et après le baptême de 988. Dans les deux cas, le sort des armes est favorable au camp russe. On voit se dessiner un premier scénario, où le siège représente une sorte d'épreuve initiatique qui se dénoue de façon heureuse grâce à la bravoure d'un héros emblématique qui parvient à trouver une issue là où la majorité des siens était prête à céder au désespoir.

En 968, les Petchénègues attaquent Kiev en une « multitude innombrable » alors que le prince, Svjatoslav, est parti guerroyer au loin, laissant seuls Ol'ga, sa mère, Oleg et Vladimir, ses jeunes fils. Les membres de la dynastie restés à Kiev ne sont pas capables de défendre la cité, mais au contraire constituent un butin potentiel qui aggrave le péril. Ils sont pris au piège : « Ol'ga s'enferma derrière les murs de Kiev avec ses petits-fils », soumis à un encerclement total : « il était impossible de s'en échapper et d'envoyer des messagers. Le peuple périssait de faim et de soif ». Des renforts arrivent toutefois sur la rive opposée du Dnepr, mais ils ne peuvent communiquer avec la population de la cité et hésitent à intervenir. A bout de ressources, les Kiéviens sont prêts à se rendre quand un jeune homme relève le défi de traverser les lignes ennemies pour aller dire aux renforts de passer immédiatement à l'action. Il sort, une bride à la main, sur la berge occupée par les assiégeants, et leur demande dans leur langue si personne n'a vu son cheval. **Cet épisode est illustré dans la Chronique de Radziwiłł, copiée v. 1490.** Son assurance et sa connaissance du petchénegue lui permettent d'arriver jusqu'au fleuve sans que personne ne l'arrête. Il se jette à l'eau et traverse à la nage. Les Petchénègues comprennent trop tard qu'ils ont affaire à un Rus' et lui tirent des flèches sans l'atteindre. Le jeune homme transmet son message et le lendemain à l'aube les renforts attaquent. Ils poussent un cri de guerre auquel répond celui des citoyens, ce qui persuade les Petchénègues que Svjatoslav en personne est revenu. L'ennemi lève le siège, mais un prince petchénegue reste en arrière et conclut un pacte d'amitié séparé avec Pretič, le chef de l'armée de secours¹³. Ils échangent des armes typiques de leur culture militaire. Dans un bref épilogue, Svjatoslav est averti des événements et vertement tancé par des émissaires : « Prince, tu convoites et protèges une terre étrangère, abandonnant la tienne, les Petchénègues ont failli s'emparer de nous, de ta mère et de tes enfants. Si tu ne viens pas nous défendre, ils finiront par s'emparer de nous. N'as-tu pas pitié de ton héritage, de ta vieille mère et de tes enfants ? ». Svjatoslav revient pour de bon, repousse les Petchénègues dans la steppe « et la paix revint ».

Les connotations bibliques sont évidentes, alors que les deux camps sont païens, à l'exception d'Ol'ga, déjà baptisée, mais totalement inactive dans cet épisode, contrairement aux précédents récits de ses vengeances ou de son baptême. Le peuple à bout, prêt à perdre confiance, ressemble au peuple d'Israël au cours de l'Exode ou à d'autres occasions dans l'Ancien Testament. De son côté, le dialogue entre Pretič et le prince ennemi évoque l'Évangile de Jean : « le prince petchénegue lui demanda : « Et toi, es-tu le prince ? » (~Jn.1 :19,22). Il dit : « Je suis son homme, je suis venu en avant-garde, après moi vient le gros des troupes avec le prince, une multitude innombrable » (~Jn.1 :27). Pour un clerc slave,

¹¹ PLDR. 10 *XVII vek. Kniga pervaja*, p.139-154.

¹² PLDR.10, p.155-190.

¹³

le nom de Pretič évoque Jean le Précurseur (Predteča). Toutefois, on note qu'aucune intervention divine ne facilite la victoire. Elle est due à la seule astuce personnelle du héros de l'histoire.

La situation est pratiquement la même en 997, à ceci près que les Rus' sont désormais convertis. **On trouve également une illustration de cet épisode dans la Chronique de Radziwiłł.** Le prince de Kiev, Vladimir, est parti lever des troupes, car il livre une « grande guerre, sans trêve », aux Petchénègues. Cette opération est nécessaire, contrairement aux expéditions lointaines de Svjatoslav, mais elle laisse la frontière méridionale dégarnie. Cette fois, les Petchénègues ne peuvent attaquer directement Kiev qui est protégée par une ceinture de villes fortes nouvelles. Ils mettent le siège devant l'une d'elles, Belgorod. La cité est totalement coupée du reste du pays, sans espoir de secours, affamée. Le motif de la reddition inéluctable est développé avec la variation d'une assemblée (*veče*) au cours de laquelle les citoyens décident de capituler : « Rendons-nous aux Petchénègues, ils laisseront en vie et ils tueront qui bon leur semble, car nous sommes déjà morts de faim ». Le rebondissement est l'œuvre d'un « ancien » ou d'un « vieillard » (*starec*) qui parvient à convaincre les « anciens de la cité » (*starejšiny gradskie*) d'attendre trois jours de plus. Nous n'épiloguerons pas ici sur les éventuels conflits sociaux que les historiens de la période soviétique ont parfois cru déceler dans cette opposition entre le peuple au complet, réuni en *veče*, et les élites des anciens. Le délai de grâce est mis à profit pour organiser une mise en scène à la Potemkine : avec les derniers restes de provisions on élabore une préparation alimentaire à base de kissel et on met en perce les fûts d'hydromel de la réserve du prince. Ces mets et ces boissons sont disposés dans des paniers au fond de puits creusés à même la terre. Il suffit ensuite d'inviter une délégation ennemie à voir de ses propres yeux comment « nous tirons notre nourriture de la terre ». En somme, le lait et le miel coulent de source à Belgorod. Après avoir vu et goûté, les Petchénègues lèvent le siège. Vladimir n'a même pas besoin de venir les repousser.

Les trois éléments fondamentaux de ces deux récits sont : l'absence du souverain, détenteur légitime de l'autorité et chef de guerre effectif, l'isolement total de la cité assiégée et l'apparition spontanée d'un champion anonyme qui retourne une situation désespérée. Le moyen qu'il emploie est une ruse, qui relève du bluff pur et simple. En 968, c'est un jeune homme qui se fait passer pour un Petchénègue cherchant sa monture au milieu des autres assiégeants. Le lendemain, les cris poussés par les Rus' des deux côtés du Dnepr font croire à l'ennemi que le prince Svjatoslav est revenu. En 997, c'est un vieillard qui utilise la ruse de l'abondance. On peut y voir l'écho de croyances chamaniques, d'après lesquelles il ne faut pas stocker les fruits de la terre, mais provoquer la générosité des dieux en sacrifiant ses dernières ressources en temps de disette¹⁴. Quoi qu'il en soit, les Petchénègues ont dans ces deux sièges un avantage écrasant et s'ils ne se laissent pas impressionner par les faux-semblants, la victoire leur est acquise. Mais le sentiment du danger, présent dans ces récits, semble n'être qu'une sorte d'ingrédient narratif qui donne du prix au dénouement. La morale de l'histoire est très rassurante : l'issue sera nécessairement favorable aux Rus'. Tel n'est pas le cas, bien au contraire, un siècle plus tard, à l'époque de l'invasion mongole.

2. LES CITÉS RUSSES BATTUES PAR LE FLÉAU DE DIEU (1237-1240).

Dans les chroniques décrivant les campagnes de Batu contre la Rus' entre 1237 et 1240, on constate que la mise en place de la situation de siège est très similaire aux descriptions précédentes : déferlement de l'ennemi, isolement de la cité, absence du prince, peur des citoyens sont dûment décrits. On remarque toutefois que le contexte religieux est plus

¹⁴ Voir l'article d'I. Sorlin sur un autre épisode de famine au cours duquel des sorciers païens entraînent à leur suite une partie des populations de la Volga, « Femmes et sorciers, note sur la permanence des rituels païens en Russie, XI^e-XIX^e siècle », *Travaux et mémoires / Centre de recherche, d'histoire et civilisation de Byzance*, 8 (1981), p.459-475.

accentué dès le début et que le récit fait régulièrement alterner citations ou invocations scripturaires avec la description des événements. Mais c'est surtout la conclusion tragique de chaque épisode qui rompt avec le modèle primitif et fait basculer le récit de siège dans une autre dimension, de type eschatologique.

La *Chronique laurentienne* note l'arrivée des Tatars devant Vladimir-sur-la-Kljaz'ma, le 3 février 1238, « une semaine avant le carême ». Le grand-prince Jurij Vsevolodovič est volontairement absent, parce qu'il est parti chercher des renforts plus au nord (comme son ancêtre Vladimir en 997), mais il a laissé ses fils Vsevolod et Mstislav, et le commandant de la place, appelé Petr Osljadjukovič. Les Tatars savent exactement à qui ils ont affaire et jouent avec le moral des défenseurs en leur montrant le frère de Vsevolod et Mstislav, le prince Vladimir, qu'ils ont capturé lors de leur progression. Ensuite, ils « encerclèrent toute la cité. Ils dressèrent leur camp devant la Porte d'Or, à perte de vue. Ils étaient une multitude innombrable de guerriers tout autour de la ville ». Le chroniqueur décrit la panique qui s'empare de Vsevolod et Mstislav qui prétendent vouloir tenter une sortie, mais en sont provisoirement dissuadés, et la manœuvre des Tatars qui envoient une escouade prendre et piller la riche ville voisine de Suzdal', laissée sans défense. Pendant ce temps, ils construisent « une palissade entourant toute la cité de Vladimir ». L'assaut est donné le dimanche de carême prenant, 7 février. Il est décrit en détail, de façon topographique, chaque enceinte étant enlevée en dépit d'une résistance acharnée. Mais la peinture est aussi moralisée : cette chute est une punition : « Dieu nous a envoyé les païens, non pas pour leur montrer sa faveur, mais pour nous châtier, afin que nous nous détournions de nos mauvaises actions. C'est par ces châtiments que Dieu nous punit, par l'invasion des païens, car ils sont le fléau de Dieu (И сими казньми казнить нас Божь, нахоженьем поганых; се бо есть батог его), qui s'abat sur nous afin que nous nous écartions de notre mauvais chemin ». L'évêque Mitrophan, les épouses et les filles de la famille du grand-prince se réfugient dans la cathédrale Notre-Dame où ils périssent par le feu. L'église est ensuite pillée, ainsi que toute la ville. Les habitants sont massacrés ou emmenés prisonniers.

La figure narrative du désastre jamais vu est utilisée : « un mal tel que celui qui est survenu à présent en Souzdalie, il n'y en avait pas eu depuis le baptême » (Створися велико зло в Суждальской земли, яко же зло не было ни от крещенья, яко же бысть нынѣ). On trouve également la représentation du prince orant et déplorant, qui rappelle le martyr de Boris et de Gleb, mais aussi des modèles bibliques. Le grand-prince Jurij, averti de la défaite, est aussitôt assimilé à Job et au Christ lui-même. Sa prière retentit comme un adieu, car il la prononce peu avant d'être encerclé et tué par les Tatars : « On annonça au grand-prince Jurij : « Vladimir est prise, l'église cathédrale, l'évêque, ta femme et tes enfants, tes brus et tes petits-enfants ont péri brûlés, tes fils aînés, Vsevolod et son frère, ont été tués hors les murs, le peuple a été massacré et les Tatars marchent sur toi ». Entendant cela, il poussa un grand cri (Mt.27.46, Mc.15.34) et versa des larmes, pleurant sur la foi chrétienne orthodoxe, avant tout sur l'église, l'évêque et le peuple (car il était miséricordieux), plus que sur sa femme et ses enfants. Soupirant du fond du cœur (Mc.8.12), il dit : « Seigneur, est-ce ce que Ta miséricorde a voulu ? ». Il fut, par la patience et la foi dont il fit preuve envers Dieu, comme un nouveau Job et se mit à prier en disant : « Hélas pour moi, Seigneur, je préférerais mourir, plutôt que de vivre en ce monde (Jon.4.3,8). Pourquoi suis-je resté seul à présent (Rm.11.3) ? » Tandis qu'il priait ainsi en pleurant, voici qu'à l'improviste survinrent les Tatars ».

La *Chronique de Galicie-Volynie* donne un point de vue différent sur la chute de Vladimir avant de s'intéresser à la résistance désespérée de Kozel'sk et de Kiev. Comme l'a souligné J. Fennell, le ton de cette source méridionale est plus militant que celui de la *Laurentienne*. L'évêque Mitrophan de Vladimir exhorte les citadins à ne pas craindre le trépas : périr aux mains des Tatars équivaut à subir le martyr : « S'ils prennent d'assaut notre cité, l'enlèvent au bout de leur lance et nous livrent à la mort, mes enfants je me porte garant de ce que vous

recevrez la couronne impérissable du Christ Dieu » (Аще и градъ нашъ пленше копиемъ возмутъ и смерти ны предасть, азъ о томъ, чада, поручьникъ есмь, яко вѣнца нетлѣннаа от Христа Бога приимете»). Dans cette source, la défaillance du prince Vsevolod est reconnue, mais en partie excusée « car il était jeune ». Il sort de la cité, non pour combattre, mais pour essayer d'acheter la vie sauve avec des présents. Cette tentative échoue et les Tatars massacrent impitoyablement tout les habitants : « C'est ainsi qu'ils livrèrent leur âme entre les mains de Dieu » (ти тако душа своя предаша в рудѣ Бору).

Le thème du sacrifice et de la jeunesse est repris et développé avec l'épisode de Kozel'sk qui baigne dans une atmosphère semi-légitime. La cité est modeste, mais a « un cœur vaillant » : elle tient conseil et décide de lutter jusqu'au bout : « Notre prince a beau être jeune, nous donnerons notre vie pour lui, ainsi nous obtiendrons en ce bas monde la gloire de l'autre et là-bas nous recevrons du Christ Dieu les couronnes célestes ». Il n'y a pas d'homme d'Eglise cette fois (Kozel'sk est trop petite pour constituer un évêché, mais il s'y trouvait certainement un clergé local), mais tout le monde reste fidèle au vœu prononcé. Le récit se développe alors dans deux directions très intéressantes. La première est l'évocation, brève mais prometteuse, d'une résistance acharnée qui inflige de lourdes pertes à l'ennemi : « Les Tatars bombardaient la ville afin de la prendre. Ils abattirent le mur de la cité et montèrent sur le rempart. Les gens de Kozel'sk se battaient avec eux au couteau. Ils tinrent conseil et décidèrent de faire une sortie contre l'armée tatare. Ils sortirent de la citadelle et taillèrent en pièce leur catapulte, tombèrent sur leurs troupes et tuèrent 4.000 hommes parmi les Tatars avant de succomber à leur tour ». La deuxième, qui provient davantage du registre des contes, insiste sur l'ampleur du massacre, la disparition mystérieuse du prince tutélaire et la réputation posthume de la cité-martyre : « Baty s'empara de la citadelle, tua tout le monde, sans épargner les enfants, même ceux qui étaient à la mamelle. Quant au sort du prince Vasilij, on l'ignore, les uns disent qu'il se noya dans le sang, parce qu'il était jeune. Voilà pourquoi les Tatars n'osent appeler cette cité Kozel'sk, mais l'appellent « la cité mauvaise », parce qu'ils ont dû se battre sept semaines (О князи Васильи невѣдомо есть, и инии глаголаху, яко во крови утонуль есть, понеже убо младъ быше есть. Оттуду же ву татарѣхъ не смѣють его нареши град Козлескъ, но град злый, понеже бишася по семь недѣль). Parmi les Tatars furent tués trois fils de chefs de 10.000 hommes. Les Tatars les cherchèrent, mais ne purent les trouver parmi la multitude des cadavres ». Les morts introuvables sont évidemment des revenants potentiels et peuvent alimenter les rêves de revanche. Déjà dans la *Povest' vremennyx let*, s.a. 6485/977, le prince Oleg, demi-frère de Vladimir, n'avait pu être retrouvé, enfoui dans un fossé sous un monceau de cadavres¹⁵. On sait aussi que l'invasion mongole suscita, à une date difficile à établir, la légende de Kitež, cité russe miraculeusement préservée de la destruction sous les eaux d'un lac. L'idée de changer le nom d'un lieu maudit fait penser à des épisodes postérieurs, par exemple la révolte de Pugačev qui valut à la rivière Jaik d'être rebaptisée Ural.

Le point d'orgue des campagnes de Batu dans la *Chronique de Galicie-Volynie* est toutefois le siège de Kiev, capitale historique de la Rus'. En prologue, Mengu Khan vient reconnaître la cité à distance et s'émerveille de sa beauté. Nous sommes à l'automne 1239, les Tatars viennent de prendre Černigov, sur la rive opposée du Dnepr, et s'appêtent à refaire leurs forces. L'année suivante voit l'assaut contre Kiev. La chronique parle de « forces considérables » qui encerclent et enferment la ville. En une phrase, les guerres bibliques se trouvent transposées sur les rives du Dnepr : « Baty se trouvait à proximité de la cité et ses pages cernaient la cité et l'on ne pouvait s'entendre à cause du grincement de leurs chariots, des multiples blatètements de leurs chameaux, des hennissements de leurs troupeaux de chevaux et le pays des Rus' était rempli de guerriers ». Aucun prince ne défend Kiev,

¹⁵ PLDR.1, p.88.

l'honneur de commander la garnison revient à un dénommé Dmitr. Le combat se déroule comme à Kozel'sk, avec un bombardement incessant de la ville, le corps-à-corps sur les murailles « et là on pouvait voir se rompre les lances et les boucliers se briser, les flèches cachèrent le jour» (и ту бѣаше видити ломъ копѣйный и щеть скѣпаніе, стрѣлы омрачиша свѣтъ)¹⁶. Dmitr blessé, les derniers défenseurs tentent de tenir en utilisant l'église Notre-Dame de la Dîme comme ultime redoute. « Le peuple se réfugia sur l'église et sur les voutes avec ses bagages. Le poids fit s'écrouler avec eux les murs de l'église et la cité fut prise ainsi par les guerriers. Quant à Dmitr, ils l'emmenèrent blessé, mais ne le tuèrent pas à cause de son courage ».

Ce dernier détail est comme le pendant de la disparition du prince à Kozel'sk. Cette fois, la résistance acharnée du champion des Rus' lui vaut d'être épargné. A Kiev comme à Vladimir, l'église est le dernier refuge des chrétiens. Dans l'*Hyppatienne*, on tente de l'utiliser comme forteresse, alors que dans la *Laurentienne*, on s'y retire seulement pour prier. La *Première chronique de Novgorod* va plus loin dans cette tendance, puisqu'elle affirme qu'au moment suprême les réfugiés ont renoncé au monde : « A matines, le prince Vsevolod et l'évêque Mitrophane voyant que la ville allait être prise, pénétrèrent dans l'église de la sainte Mère de Dieu et tous se firent tonsurer par l'évêque Mitrophane pour prendre le rang et l'habit monastique : le prince et la princesse, les filles et les brus, les bonnes gens et les bonnes femmes ».

Il semble logique de chercher à l'époque de l'invasion mongole les premières traces de la formation d'une mentalité de siège dans la culture russe. Certains indices peuvent être relevés dans le court extrait qui nous reste du *Dit sur la ruine de la terre russe*, composé vers 1246. En effet, il fait un tour complet des pays russes qui jusqu'à un passé récent dominaient tous leurs voisins. Or cet âge d'or est désormais révolu. On voit s'esquisser en filigrane la représentation d'une terre russe chrétienne, « bellement belle », mais affaiblie et convoitée par des peuples limitrophes tous païens (отселѣ до угорѣ и до ляховѣ, до чаховѣ, от чахов до ятвязи и от ятвязи до литвы, до немецѣ, от нѣмецѣ до корѣлы, от корѣлы до Устюга, гдѣ тамо бяху тоймици погании, и за дышючимъ моремъ ; от моря до болгарѣ, от болгарѣ до буртасѣ, от буртасѣ до чермисѣ, отъ чермисѣ до морѣдви – то все покороно было богомъ крестияньскому языку, поганскыя страны)¹⁷. De même, la *Vie d'Aleksandr Nevskij*, composée vers 1280, et largement diffusée, le représente pris entre les contrées romaines de l'Occident et du Nord d'une part, et les contrées d'Orient de l'autre. En outre, les assauts des Suédois et des chevaliers allemands sont dépeints comme contraires au dessein de Dieu qui a fixé les limites entre les peuples (Боже превѣчный, основавый небо и землю, положивы пределы языкомъ, повелѣ жити не преступающе в чужую часть). Aleksandr se réfère implicitement au début du *Récit des temps passés* qui parle du partage de la terre entre les fils de Noé, chacun ayant reçu sa part avec défense d'empiéter sur le lot de son frère. Or, le « roi romain » qui vient de débarquer sur la Neva envoie ses messagers dire à Aleksandr : « Je suis là, en train de conquérir ton pays » (се есмь уже зде, плѣняя землю твою). Cette idée semble s'approfondir au XVe siècle. Plusieurs chroniques russes évoquent, s.a. 6907/1399, un projet de partage qui aurait été élaboré entre le grand-prince de Lituanie Vitovt et le khan tatar Toxtamyš. Aux termes de cet arrangement Toxtamyš règnerait sur la Horde d'Or et Vitovt s'installerait à Moscou (азъ тя посажу въ Ордѣ на царствѣ, а ты мя посадишь на княженьи на великом на Москве)¹⁸. Un peu plus tard, en 1445, lors de la guerre intestine qui déchire la dynastie moscovite, le prince Dmitrij Šemjaka fait courir le bruit que son rival, Vasilij II, a promis de céder Moscou au khan mongol Ulug Mehmet, pour aller s'installer à

¹⁶ PLDR.3, p.296.

¹⁷ PLDR.3, p. 130.

¹⁸ Tr., p.450 (gros car) voir Sim etc.

Tver¹⁹. Ces projets contre-nature, au demeurant inaboutis, donnent une première idée d'un monde russe entouré d'ennemis prêts à s'entendre contre lui. Mais cette conscience devient beaucoup plus forte sous Ivan le Terrible.

3. L'ÉPOQUE D'IVAN LE TERRIBLE. RUSSIE CONQUÉRANTE OU ÉTAT DE SIÈGE ? (1533-1582)

On peut affirmer qu'Ivan le Terrible développa, dès sa prime jeunesse, une mentalité obsidionale. En témoigne la citation qui figure en exergue de cet article et provient de la correspondance du tsar avec Andrej Kurbskij. Elle date de 1564, mais se rapporte à la période 1533-1538 et se fonde sur les souvenirs personnels d'Ivan. Certes, il faut faire la part de l'exagération rétrospective et de la volonté de polémiquer avec Kurbskij à propos de la trahison des boyards, mais on ne peut nier la sincérité de ce témoignage. A tort ou à raison, Ivan s'est bel et bien représenté sa mère, Elena Glinskaja, sous les traits d'une veuve éplorée, entourée d'ennemis qui conspiraient au démembrement du royaume dont il devait hériter. Il est clair que dans l'esprit d'Ivan les « allogènes » (*inoplemenniki*) ne se conçoivent pas sans les « traîtres », ou les ennemis de l'intérieur (*izmenniki*), une catégorie appelée à un grand développement dans la culture russe. Cette vision se retrouve dans l'historiographie officielle de la période, en particulier dans la *Chronique du début du règne* d'Ivan le Terrible (*Letopiseč načala carstva*) dont le texte est repris dans les derniers tomes de la grande *Chronique enluminée* (*Licevoj letopisnyj svod*) qui ont été copiés et illustrés entre 1568 et 1576, sous la supervision du tsar. Il est difficile de savoir si le récit des années de la minorité d'Ivan (1533-1547) a pu contribuer à former sa mentalité politique, ou si c'est elle, qui, rétroactivement, a imprégné ce récit.

La *Chronique du début du règne* possède un épisode qui me paraît très révélateur, parce qu'il combine des discours, dont l'authenticité peut toujours être discutée, avec une situation militaire concrète qui paraît, elle, bien réelle. Je serais donc tenté de penser que ce récit n'est pas loin de refléter la vision stratégique moscovite. L'affaire se déroule à l'été 1541/1541, trois ans après la mort d'Elena Glinskaja, qui laisse Ivan le Terrible orphelin de père et de mère. Les Tatars de Crimée ont lancé une grande offensive contre Moscou. Un conseil de guerre se tient alors dans la capitale, réunissant les principaux boyards et le métropolite, chef de l'Eglise russe. La question la plus âprement débattue est la suivante : faut-il évacuer le jeune grand-prince Ivan et son frère cadet Jurij, âgés respectivement de onze et huit ans ?²⁰ **On compte deux images dans le Tome synodal et deux autres dans le Livre impérial.**

Trois points de vue sont développés. Des boyards (sans qu'on les désigne nommément) rappellent que par le passé les khans de la Horde ont déjà campé devant Moscou sans que le grand-prince de l'époque assure la défense de sa capitale. Ils sont donc partisans de l'évacuation. Mais d'autres boyards font remarquer que les souverains en question « n'étaient pas des petits enfants et pouvaient supporter une grande fatigue, veiller sur eux-mêmes et s'occuper du pays » (истому великую могли поднять и собою промыслити и земле пособляти). Ils ajoutent que lors du raid d'Edigej (1408), Vasilij I^{er} s'était replié sur Kostroma, mais avait laissé à Moscou son cousin Vladimir Andreevič (héros de la bataille de Kulikovo en 1380), ses frères cadets Andrej et Petr ; et néanmoins, il manqua être pris en route par une escouade mongole. La situation actuelle est encore moins favorable : « A

¹⁹ PSRL, xxxxxx.

²⁰ Mises en page similaires dans les deux versions de la chronique. Celle du *Sinodal'nyj tom* présente deux feuillets illustrés (f°59 et 60v°), où l'on voit le conseil de guerre, tandis que l'ennemi au loin observe les Russes par une brèche entre deux rochers. Les deux autres feuillets (f°59v°-60) n'ont pas d'illustration, juste le récit du conseil de guerre, cf. LLS, t.20, p.133-136. Dans la *Carstvennaja kniga* les f° 189 et 190 v° sont illustrées, les f° 189v° et 190 n'ont pas d'illustration, cf. LLS, t.19, p.605-608.

présent, notre souverain est petit, et son frère plus jeune encore, ils ne peuvent endurer une chevauchée rapide et aucune fatigue, comment chevaucher vite avec des petits enfants ? ».

Après cet échange entre partisans et adversaires du départ des princes, le métropolite prend la parole et peint, à mon sens, le premier tableau de la Russie assiégée : « les villes où nos souverains se retiraient lors des raids tatars, Kostroma ou d'autres cités, ces villes, à cause de nos péchés, sont à présent en guerre avec Kazan, et nos souverains ne se retiraient pas à Novgorod ou à Pskov à cause de [la proximité] de la frontière lituanienne et allemande » (А в которые города в приходы татарские государи наши отступали, на Кострому и в иные города, и те города, по грехом по нашим, нынеча немирны с Казанию ; а в Новгород и во Псков государи наши не отступали литовского для рубежа и немецкаго). Il n'y a donc pas d'issue, ni au sud, ni au nord-est, ni au nord-ouest. Le métropolite plaide par ailleurs pour la défense de Moscou et des saintes reliques qu'elle abrite. Il rappelle que quand le grand-prince Dmitrij Donskoj avait abandonné la capitale sans protection (en 1382, face à Toxtamyš), cela avait eu des conséquences catastrophiques : « et qu'est-il advenu de Moscou ? » (князь великий Дмитрей с Москвы съехал, а брата своего и крепких воевод не оставил, и над Москвою какво стало ?). Il reprend l'argument de la jeunesse des héritiers du trône, souligne que la ville a « de quoi se défendre » et conclut qu'il faut faire face en comptant sur l'aide de Dieu et des saints. En définitive, cet avis l'emporte : le grand-prince doit demeurer à Moscou, ordre est donné de construire des barricades et de tenir la ville.

Ivan le Terrible se trouve un peu, en l'occurrence, dans la position du jeune Vladimir assiégé à Kiev en 968. Il ne peut assurer lui-même la défense, mais la faiblesse même du corps du roi est retenue comme un argument déconseillant son évacuation, trop hasardeuse. On constate à travers ce débat que les exemples de l'histoire moscovite sont largement mis à contribution pour prendre la décision. Finalement, les Tatars ne parviennent pas jusqu'à Moscou cette fois là. En revanche, ils réussissent un raid similaire trente ans plus tard, en 1571, profitant du fait que le pays a été coupé en deux par Ivan le Terrible qui a instauré le régime spécial de l'*opričnina*. Dans la désorganisation générale, les troupes commandées par les boyards se montrent d'ailleurs plus efficaces que les hommes d'Ivan qui manquent l'abandonner aux ennemis. Cette humiliation est l'une des raisons qui poussent le tsar à abolir l'*opričnina* l'année suivante.

L'autre front sur lequel les Russes vont se battre à l'époque, comme le métropolite le signale dans son discours de 1541, est celui de l'ouest. Sous son règne personnel Ivan le Terrible engage en effet son pays dans la longue guerre de Livonie (1558-1583) qui marque la première tentative russe de conquérir les Pays Baltes. D'abord bien engagé, le conflit devient de plus en plus défavorable aux armes russes. En 1577, Stefan Bathory, un redoutable chef de guerre, est élu au trône de Pologne. Pendant qu'il lutte pour s'imposer dans son propre pays, Ivan le Terrible supervise en personne une offensive russe qui lui permet de conquérir plusieurs places fortes livoniennes. Seules Riga et Revel (Tallinn) ainsi que la Courlande échappent aux Russes. Mais dès 1579, Bathory contre-attaque et leur inflige d'importants revers. Cette fois, Ivan n'a garde de l'affronter en personne et il semble avoir esquivé autant que possible les batailles rangées. Bathory reprend Polock (Polack, Belarus) que les Russes avaient conquise en 1563, s'empare de Velikie Luki, en territoire russe, et met le siège devant Pskov. Entre août 1581 et février 1582, la cité, qui est la clé de voûte des défenses russes, parvient à retenir les Polonais sans recevoir le moindre secours. En définitive, la médiation de la papauté, sollicitée par Ivan le Terrible, aboutit à une paix qui consacre l'abandon de la Livonie par les Russes. Mais Pskov, qui a tenu jusqu'au bout, leur reste et Velikie Luki leur est rendue.

L'épisode du siège de Pskov a inspiré un récit complet qui marque une nouvelle étape dans le développement de la thématique du siège. On en recense plus de 40 copies du XVII^e siècle, ce qui atteste d'un certain succès. Il doit être pris à la fois comme une œuvre littéraire et

comme une source historique. Contrairement à la tradition, l'auteur dévoile son prénom (**Vasilij**) par le biais d'une énigme à la fin du texte. Il laisse voir qu'il est un Pskovitain, témoin direct des événements, et semble avoir écrit peu après la levée du siège. Cette information est assez crédible, vu les nombreux détails qu'il nous livre. Toutefois, elle fait partie d'un procédé classique visant à attester la véracité du propos, comme dans le cas du mystérieux Iskander, auteur d'un récit sur la chute de Constantinople, ou de l'auteur de *L'Histoire de Kazan (Kazanskaja istorija)* qui se présente comme un ancien prisonnier russe ayant séjourné vingt ans à Kazan. Le *Récit sur l'assaut d'Etienne Bathory contre la cité de Pskov* se distingue par son ton épique. L'imagerie guerrière, l'emphase mise sur le sacrifice des combattants et l'enjeu religieux de la lutte l'apparentent à plusieurs textes sur l'affrontement entre Russes et Mongols. On pense au *Récit sur la ruine de Rjazan' par Batu*, qui évoque l'anéantissement de la cité. Mais au cours du XV^e siècle étaient apparus aussi des textes plus optimistes, comme le *Récit sur Temir Aksak*, décrivant la volte-face de Tamerlan, dissuadé d'attaquer Moscou en 1395 par une apparition de la Mère de Dieu, et surtout les célébrations épiques de la victoire de Kulikovo (1380), la *Zadonščina* et le *Dit sur la bataille de Mamai*. Toutes ces œuvres étaient élaborées à partir de faits réels, mais qui se trouvaient ordonnés en fonction d'un dessein providentiel : c'est Dieu qui envoie les épreuves et qui soutient les Russes dont la foi est le guide.

Les premières pages du récit du siège de Pskov célèbrent les victoires remportées par Ivan le Terrible en 1577. Elles construisent l'image d'un « tsar orthodoxe », victorieux et craint, auxquels les Livoniens se rendent à merci. Dès lors, leur revirement ultérieur pourra être présenté comme une trahison (*izmena*). Ivan prie avec ferveur et peut aussi compter sur ses saints ancêtres, en particulier le prince de Pskov Vsevolod Mstislavič († 1138) qui fait l'objet d'un culte bien établi dans cette ville. Il est fait aussi mention de la princesse Ol'ga, originaire de Pskov, et première représentante de la famille régnante à s'être fait baptiser. Elle est peut-être aussi évoquée parce que son nom de baptême, Hélène, est le même que celui de la mère d'Ivan le Terrible, Elena Glinskaja. La solidarité lignagère est un trait fondamental de l'idée dynastique russe à cette époque. Déjà, Aleksandr Nevskij avait pu compter sur ses « parents » (*srodniki*) Boris et Gleb, lors de la bataille de la Neva. Et le *Livre des degrés de la généalogie impériale*, rédigé entre 1556 et 1563, présente l'histoire russe comme une ascension harmonieuse, depuis Vladimir jusqu'à Ivan le Terrible. Le récit du siège de Pskov se poursuit en décrivant l'offensive de Stefan Bathory à laquelle participe le transfuge russe Andrej Kurbskij, connu par ailleurs pour sa correspondance avec Ivan le Terrible. Les traîtres sont donc bien réels. Après une série de revers, Ivan le Terrible demande une trêve, en juin 1580. Cette circonstance permet de présenter ensuite Bathory comme celui qui rompt la paix.

Le texte tranche avec les précédents récits par ses innovations lexicales. On y trouve plusieurs néologismes qui attestent de l'assimilation rapide du vocabulaire militaire lituanopolonais : *rycarskie, getmany, rosmistry, panstvovati*... L'auteur se montre aussi créatif dans la fabrication d'épithètes injurieuses à l'égard de l'ennemi. Il forge en particulier le terme « chiens mangeurs de cadavres » (*s... mertvotrupojadatel'nymi psy*), qui vient compléter le plus classique « buveurs de sang » (*krovopijcy*). Par ailleurs, Bathory est qualifié de « cruel et sauvage aspic » (*ljutyj i sveripyj zmeinyj jad*), ou de « puissant barbare » (*krepkij varvar* – autre néologisme) dont les manœuvres militaires sont dépeintes comme « un assaut soudain, furtif et bestial » (*naprasnoe i tatebno zverinoe ustremlenie*) : il attaque toujours en traître, au mépris des accords passés. Enorgueilli par ses premiers succès, il prononce à son tour des paroles très proches de celles prêtées au roi de Suède par la Vie d'Aleksandr Nevskij : « voyez comment je prends et je soumets les cités de votre souverain » (*da smotrite, reče, kako grady gosudarja vašego voz'mu i poplenjaju*). Bathory lève une formidable armée, persuadé qu'au terme de la campagne « le nom de chrétien ne sera plus mentionné à Pskov ». Il appelle tous les nobles polonais à se joindre à lui, leur promettant la gloire et un riche butin.

Face à Bathory, et en l'absence du tsar Ivan, conforme au schéma auquel presque tous les précédents récits de siège nous ont habitués, le récit campe d'abord la cité de Pskov elle-même. Les termes employés renvoient aux « Villes Reines », comme Jérusalem, Constantinople ou Moscou. Pskov est « glorieuse, grande, sauvée par Dieu » (*slavnyj, velikij, bogospasaemyj*). Elle se tient « à la frontière des cités infidèles, des agresseurs ennemis » (бѣ бо той град на рубежѣ от невѣрных градов, насилующих враг). Elle est aussi défendue par des capitaines (*voevody*) issus de la haute noblesse moscovite au premier rang desquels se trouvent les princes Vasilij Fedorovič Skopin Šujskij et Ivan Petrovič Šujskij. La nouveauté est qu'ils ont été nantis d'instructions (*nakazanija*) par le souverain en personne, instructions auxquelles ils ont juré de se conformer, « comme des fidèles esclaves » (*jako istinny raby*). Le terme français « instruction » est assez adéquat dans la mesure où il suggère tout autant le registre militaire que le registre religieux ou moral. En effet, le tsar ordonne à ses capitaines de combattre avec leurs hommes jusqu'à la mort, parce qu'ils luttent en même temps pour la foi chrétienne orthodoxe, pour les saintes églises, et pour lui, leur souverain, et ses enfants (*kako im za pravoslavnuju xrest'janskuju veru, za svjatyja cerkvi i za ego, gosudarja, i za ego gosudarevy deti i za vse pravoslavnoe xrest'janstvo na vrage stojati i bitisja s nimi ot vseja duša i serdca i vseja kreposti i s područnymi ix voi, daže do smerti*). On voit là une formulation nouvelle de l'alliance du trône et de l'autel, de l'identité russe et orthodoxe. Il est clair aussi que la reddition n'est pas envisageable. On sait par ailleurs qu'Ivan ordonna de faire exécuter les défenseurs d'une place russe qui s'était rendue après l'avoir reprise.

La défense de Pskov est l'occasion de voir apparaître pour la première fois la notion de « sainte Russie » dans un texte qui n'est pas hostile au tsar Ivan le Terrible. Jusque là, en effet, ce concept avait été utilisé par Andrej Kurbskij pour désigner les victimes du tsar²¹. Mais lors du siège de Pskov les aspirants martyrs de la foi sont des loyaux sujets. Les capitaines, rentrés à Pskov avec les instructions du tsar, font prêter serment à toute la population et aux réfugiés de lutter jusqu'au bout. Leurs appels à la rescousse et leurs actions de grâce témoignent de ce qu'ils se battent pour une cause sacrée : « Venez, de tout le saint pays russe, de la chrétienté orthodoxe... dans cette cité de Pskov glorifiée par Dieu » (Приидѣте же, вся свята Руския земли христіанского православия... в Богом прославленный той град Псков). L'obéissance absolue des serviteurs du monarque, leur foi indéfectible et la folle superbe de l'ennemi vont décider de l'issue du combat, tandis qu'Ivan le Terrible se contente de recommander Pskov à Dieu et à ses saints, sans plus intervenir. Le récit énumère les vains assauts de Stefan Bathory, repoussés avec abnégation. On sent peu à peu le moral des assiégeants se dégrader. Bathory quitte le commandement de ses troupes, la paix commence à être négociée. Enfin, la ville est soudain délivrée et le siège levé, « par les prières... de tous les saints grands thaumaturges, qui sont les intercesseurs de tout le saint pays russe » (молитвами... всѣх святых великих чудотворец, вся свята Руския земли заступников)²².

Ce récit reflète fidèlement la conception du pouvoir d'Ivan le Terrible qui entend être servi avec un dévouement sans limite par tous ses « esclaves » et dénonce la paresse et la trahison de Kurskij et de tous les autres nobles qui se plaignent d'être soumis à des labeurs trop durs, ou envoyés au massacre, sans jamais recevoir de récompense. On peut remarquer des similitudes avec la correspondance qu'Ivan entretient à la même époque avec Stefan Bathory. Mais il y a aussi des différences significatives, puisque le tsar demande au roi de Pologne de conclure la paix pour éviter de faire couler le sang chrétien, signifiant par là que les deux parties sont chrétiennes. Dans le récit de siège, au contraire, seuls les Russes sont dignes de ce nom. On voit que l'histoire du siège de Pskov consacre un nouvel équilibre. Le ton tragique,

²¹ Voir M. Cherniavsky, Soloviev...

²² PLDR.8, p.442, 452.

la dimension sacrificielle de l'époque mongole n'ont pas été oubliés. Mais désormais, il semble impossible de se rendre ou de s'effondrer. La foi orthodoxe renforcée restaure l'optimisme des premiers temps, mais sans revenir à la facilité des ruses qui mettent en déroute l'ennemi presque sans efforts. On peut retrouver les mêmes éléments au Temps des Troubles.

4. LE MONASTÈRE ASSIÉGÉ PAR LES IMPIES OU L'UNION SACRÉE (1608-1610)

La période tout entière du Temps des Troubles (1605-1613) est souvent décrite par les historiens comme l'histoire d'une nation divisée en son sein et assiégée par les Polonais et les Suédois. De fait, si l'on a gardé le souvenir de quelques batailles rangées, comme celle de Dobryniči (21 janvier 1605) ou de Klušino (23-24 juin 1610), les épisodes les plus marquants sont des sièges longs, éprouvants et qui presque tous échouent. Le premier faux-Dmitrij attaque sans succès Novgorod-Severskij (nov. 1604), puis il est à son tour enfermé dans Putivl', tandis que le fort de Kromy subit aussi les assauts des forces de Boris Godunov (février-avril 1605). Vasilij Šujskij campe plusieurs semaines devant Kaluga, puis devant Tula (été-automne 1607). Cette dernière place finit par lui ouvrir ses portes, mais après avoir négocié une capitulation honorable. Le second faux-Dmitrij menace Moscou depuis Tušino (juillet 1608-mars 1610) et le roi de Pologne Sigismond III met près de deux ans à prendre Smolensk (12 octobre 1609 – 3 juin 1611). C'est à propos de cette dernière opération que Prosper Mérimée donne ce jugement: « On ne tarda pas à reconnaître combien on s'était exagéré le découragement des Moscovites. Mauvais soldats en rase campagne, ils savaient se battre vigoureusement derrière des murailles ; une indomptable opiniâtreté leur tenait lieu de science militaire, et, pour franchir une brèche, il fallait passer sur le cadavre du dernier de ses défenseurs »²³. Par une ironie de l'histoire, Mérimée a écrit ces lignes à la fin de 1852, moins de deux ans avant que commence le siège de Sébastopol où elles ont été confirmées au détriment des Français.

Le siège le plus hautement symbolique du Temps des Troubles est toutefois celui du monastère de la Trinité Saint-Serge (23 septembre 1608 – 12 janvier 1610). Il est évident que sa notoriété est due en partie au retentissement que les autorités de l'abbaye ont su donner à l'événement à travers les proclamations patriotiques qu'elles ont fait circuler à l'époque, puis grâce au récit d'Abraham Palicyn. Composé entre 1617 et 1623, il a été beaucoup lu et a trouvé un écho jusque dans la peinture du XIXe siècle, avec des tableaux de Vereščagin et de Nesterov. Abraham Palicyn ne cache nullement son identité et parle de lui à la première personne. Il explique qu'il se trouvait à Moscou pendant le siège de la Trinité, mais qu'il a pu recueillir des informations de première main sur le siège. Palicyn affiche une loyauté sans faille envers le tsar Vasilij Šujskij qui a pris le pouvoir à Moscou en mai 1606, après avoir fait assassiner le premier faux-Dmitrij. Bien entendu, celui-ci est présenté comme un imposteur, « le défroqué Grigorij Otrepev », qui subit « la juste vengeance de Dieu et mourut de male mort ». Le siège de la Trinité est, au contraire, un exemple édifiant, propre à exalter l'imagination des Russes et à les rassembler au service d'un idéal commun : délivrer le pays « des Polonais, des Lituaniens et des traîtres russes » (*ot polskix i litovskix" ljudej i ruskix izmėnnikov*). Nous retrouvons là les catégories définies à l'époque d'Ivan le Terrible et qui s'incarnent concrètement dans la troupe composite qui assiège l'abbaye sous le commandement de l'hetman lituanien Jan Piotr Sapieha et du Polonais Alexander Lisowski, tous deux enrôlés au service du deuxième faux-Dmitrij (dit aussi « rebelle de Tušino). Dans une prose ample, souvent scandée ou quasi-rimée, Abraham Palicyn combine description précise des faits, dimension épique et vision mystique.

²³ P. Mérimée, *Épisode de l'histoire de Russie : les faux Démétrius*, Paris, 1853, p.xxx (ch.XII).

Dès les premières pages, il nous fait sentir la profondeur de la crise : « toute la Russie par les faux tsars est accablée, et les richesses de toutes les villes pour les tsars sont pillées, les peuples des contrées voisines ont partout l'épée tirée » (*vsja že Rosija ot ložnyx carej zlé stražet, i bogat'stvo ot vsech gradov" na cari ot"emlemo byvaet. Narod že ot okolnyx stran vsjudu meč' pojadaet*). Le récit est parfaitement à même de décrire les enjeux concrets du siège : la Trinité est une place forte qui commande une des grandes routes conduisant à Moscou, la *Troickaja doroga*. La capitale étant déjà presque complètement encerclée par les rebelles, c'est par cette « route de la Trinité » que passent tous les secours venus de Novgorod, de Vologda, de la Dvina, de Nižnij-Novgorod, de Kazan ou de Sibérie. C'est en fait une ligne de vie pour Moscou, que l'on pourrait comparer à la « voie sacrée » qui approvisionne Verdun en 1916. Quand les moines de la Trinité écrivent au tsar pour demander d'urgence des renforts, Palicyn met dans la bouche du patriarche Hermogène des paroles qui, tout en étant chargée d'émotion, traduisent la stricte vérité : « Ô tsar, si la maison du saint est capturée, alors tous les confins de la Russie, jusqu'à la mer Océane seront ruinés et Moscou sera complètement étouffée » (*ašče, carju, vzjata budet obitel' prepodobnago, to i ves' preděl Rosijskij, do Okiana morja pogibnet, koněčne že Moskvě tēsnota budet*). Palicyn évoque les ouvertures diplomatiques du tsar Šujskij, cherchant de l'aide auprès de la Suède, du Danemark et de l'Angleterre. Il aborde encore la question des effectifs mis en ligne et cite avec précision les noms des divers commandants des deux camps.

Mais le cellérier du monastère de Serge de Radonež ne manque pas non plus de souligner le rôle spirituel primordial que jouent l'établissement et son saint fondateur : « toute la Russie tournait ses regards vers la maison du grand thaumaturge, comme vers le soleil et les confins de la Russie espéraient en ses prières, se fortifiaient contre les ennemis » (*k domu bo velikogo čjudotvorca vsja Rosia, jako k" solncu, zrjašče, i na ego molitvy koncy rosijstii nadějušesja, protivu vragom krěpljajusja*). L'approche des adversaires est donc dépeinte en termes liturgiques et apocalyptiques plutôt que militaires : Alexander Lisowski effectuant de nuit sa première reconnaissance dans les parages de l'abbaye est le « fils des ténèbres ». Il se retire en ayant seulement brûlé le village de Klementievo, aux abords du monastère, mais « après son départ le peuple dans l'abbaye se prépare aux tourments. Le festin sanglant est offert à tous et la coupe mortelle versée à chacun » (*по его же отшествии народ во обители к мукам уготовляется. Трапеза бо кровопролитная всѣмъ представляется и чаша смертная всѣмъ наливается*).

Le long récit qui suit fait alterner, en de courts chapitres dotés de titres, le compte-rendu, parfois très détaillé, des journées du siège avec celui des visions et miracles qui font de cette bataille de la Trinité une expérience mystique. Non seulement les vénérables moines de l'abbaye sont confortés par des apparitions, mais les assaillants aussi sont avertis de leur défaite. Les sourds-muets eux-mêmes se mettent à parler. Si le lecteur peut glaner des informations précises sur la tactique militaire, sur l'art de creuser des sapes ou des galeries, largement pratiqué des deux côtés, tout est fait pour le convaincre que les dispositions prises n'ont quasiment aucune importance. En effet, un chapitre particulièrement significatif montre que les sorties les mieux préparées échouent inexplicablement, tandis que les tentatives désespérées (*nenadežnye vylazki*) sont couronnées de succès²⁴. Palicyn n'hésite pas, parfois, à quitter les rangs de « l'armée qui aime le Christ » (*xristoljubivoe voinstvo*) pour adopter le point de vue des « ennemis de Dieu » (*bogoborcy*), afin de mieux faire sentir au lecteur leur impiété qui les voue à l'échec. Sous sa plume, « la meute satanique » (*sonmišče satanino*) s'adresse ainsi au faux-Dmitrij : « Jusqu'à quand affligeront-ils ta haute noblesse, ces corbeaux qui ont fait leur nid dans une tombe de pierre et jusqu'à quand ces chenus nous

²⁴ PLDR.10, p. 272-273.

causeront-ils partout du tort ? » (*dokolě stužajut" velikomu tvoemu blagorodstvu gravoronove sii vozněždivšiisja vo grob kamenny i dokudu sědatye pokos"tvujut nam" povsjudu ?*).

Comme dans le récit de la campagne de Bathory contre Pskov, la fin du siège est assez rapidement expédiée. Le 12 janvier 1610, Sapieha et toute sa troupe lèvent brutalement le camp et se replient vers Dmitrov, « sans que personne ne leur courre sus, sinon la Dextre de Dieu ». Cette notation ironique n'est pas totalement gratuite, elle évoque la fuite éperdue de Svjatopolk le Maudit, l'assassin des princes-martyrs Boris et Gleb, qui périt aux confins du monde connu, tel Caïn. Palicyn ajoute pour sa part que de nombreux soldats de Sapieha ont témoigné avoir vu deux gros régiments qui les poursuivaient, alors qu'il n'en était rien. Le récit se termine sur un vibrant éloge de Serge de Radonež et de son successeur Nikon dont il est impossible d'énumérer les miracles. Palicyn qui, au nom des partisans de Dmitrij, avait posé la question impie : « Qui sont-ils donc ces Serge et Nikon ? », apporte dans sa dernière phrase la réponse pieuse « Bénis soyez vous, messires Serge et Nikon, qui avez préservé votre maison de l'entreprise de Satan ! »

Avec le Temps des Troubles, la Russie se trouve assiégée en son cœur même, dans ses centres vitaux. Mais le combat peut être tout aussi acharné quand il se déroule hors des frontières historiques du pays, aux confins du monde musulman.

5. AZOV, AVANT-POSTE DE LA SAINTE RUSSIE (1637-1642)

Le cycle des récits d'Azov, né au milieu du XVII^e siècle témoigne de l'apparition dans la culture écrite dominante de la geste des cosaques du Don qui est en partie issue d'une tradition populaire et orale. L'*Histoire du siège d'Azov soutenu par les Cosaques du Don* a été composée au début de 1642, probablement par un des cosaques venus pétitionner le tsar Aleksej Romanov et l'Assemblée du pays réunie à Moscou, afin qu'ils se portent au secours de la forteresse assiégée. Le port d'Azov avait été enlevé par les cosaques en 1637, par surprise. Mais depuis 1641, ils étaient sous le feu d'une armée de l'Empire ottoman venue reprendre possession de la place. A l'époque, les autorités moscovites décident de ne pas intervenir et Azov doit capituler. Pourtant, sa défense héroïque s'ajoute au corpus des récits de siège conservés par la mémoire russe.

Dans un cadre géographique qui rappelle assez celui du *Récit des temps passés*, le sultan, ses pachas et la multitude de nations qu'ils entraînent derrière eux déferlent en une marée « de plus de trois cent mille hommes » face à une poignée de cosaques dont le nombre est plusieurs fois précisément donné : à la fin des 93 jours de siège ils sont 7367. Le principal élément de tension narrative dans le récit est la transformation progressive des cosaques. D'abord bande guerrière, pleine de fierté et de faconde, qui repousse avec hardiesse les appels à la reddition du sultan, la « cosaquerie féroce du Don et de la Volga » (казачество донское и волское, свирепое), les « preux de la sainte Russie » (богатыри светорусские), imbus de leur « liberté cosaque » (казачья воля) se transforment, à force d'épreuves, en une petite troupe d'ascètes, observant la prière et le jeûne (а в сиденье свое осадное имели мы, грешные, постъ в те поры и моление великое и чистоту телесную и душевную).

A certains égards, les cosaques sont de véritable Croisés, à l'avant-garde d'une *reconquista* orthodoxe. Dans leurs rêves les plus audacieux, ils se voient délivrer Constantinople et Jérusalem pour le tsar russe (было бы за ним, государемъ, однемъ лѣтомъ Ерусалимъ и Царьгород попрежнем... взять бы его, Царьград, взатьем из рукъ ваших). Coupés de leur patrie, de leurs églises et de leurs icônes, cernés par la multitude bien supérieure en nombre de « l'armée musulmane » (ратъ бусурманская), ils deviennent véritablement des « hommes de Dieu » (люди божи). Ils ne craignent pas la mort qu'ils tiennent pour acquise (почитаем ужь себя за мертвой труп), parce qu'ils se sacrifient pour la foi chrétienne (за вѣру христианскую помираючи), parce qu'ils se battent « pour les églises de Dieu, pour tout le royaume moscovite et pour le nom du tsar » (за церкви божия, за все государство

Московское и за имя царское !). Dans les ultimes instants, ils disent adieu à tout ce qui leur est cher et en particulier à la Sainte Russie qu'ils ne reverront plus (топере мы, бедные, роставаемся с вашими иконы чудотворными и со всеми христианы православными : не бывать уж намъ на святой Руси !)²⁵. Les assauts des Turcs sont comparés au déchaînement des forces de la nature, et en particulier à l'orage. Ils se répètent sans succès, au nombre de 24 en tout, auxquels répondent les sorties courageuses des cosaques. Les périodes de répit sont occupées par des pourparlers au cours desquels les Turcs offrent toujours une issue honorable aux assiégés. Dans les derniers moments, leur gorge est à ce point desséchée par la fumée des combats qu'ils sont incapables de parler et répondent uniquement par écrit. Mais ils refusent toujours de capituler.

Les miracles religieux, sans être aussi fréquents que dans le récit du siège de la Trinité, ont aussi leur place dans le siège d'Azov. Tout au long des combats, les cosaques prient leurs icônes favorites, de saint Nicolas et de Jean Baptiste. Cette dernière est vue en train de verser des larmes par plusieurs témoins. On assiste aussi à l'apparition d'un vieillard aux cheveux blancs, qui est probablement Nicolas, et à celle de la Mère de Dieu, « belle et resplendissante, se tenant dans les airs au dessus d'Azov ». Elle adresse un vibrant discours aux cosaques leur promettant le ciel : « n'ayez crainte, cosaques, ayez courage... vous règnerez avec le Christ dans les siècles » (мужайтесь, казаки, а не ужасайтесь... имате царствовати со Христом во веки).

Le final du texte est particulier, dans la mesure où il se présente comme un curieux mélange entre péroraison littéraire et copie d'un document officiel, la supplique par laquelle les cosaques offrent Azov au tsar et lui demandent des secours. Les 7367 sont épuisés, « pas un de nous n'est intact » et aspirent à devenir moines, en prenant pour abbé leur ataman et pour supérieur leur essaoul. Mais ils formulent aussi des requêtes très pragmatiques: il faut que Moscou envoie 10.000 hommes, 20.000 *pouds* de poudre, 10.000 mousquets et 221.000 roubles. Les quatre dernières lignes tranchent avec tout le reste du texte et avec les précédents récits, car elles font état de la renonciation des autorités russes. Un habillage très sommaire est donné à ce recul pur et simple : le tsar Mixail accède à la requête du sultan Ibrahim et ordonne aux cosaques du Don d'abandonner Azov. La capitulation n'en est pas une, mais prend des allures de don gracieux.

6. LE MONASTERE ASSIÉGÉ PAR LE TSAR. OU LA RUSSIE DU SCHISME (1668-1676)

Le récit sur le siège de Solovki a été composé dans les années vingt du XVIII^e siècle par Siméon Denisov, l'un des fondateurs de la communauté de vieux-croyants du Vyg. Cette communauté érudite et entreprenante était née dans la clandestinité, à la suite de la chute de Solovki et de la dispersion de ses derniers défenseurs. Dans le cas du siège de Solovki, le premier élément nouveau est l'inversion de la polarité vis-à-vis des autorités russes. Il n'est plus question seulement de l'absence du prince ou du clergé au moment de l'épreuve de vérité. Désormais, les troupes du tsar et l'Église officielle ne représentent plus l'espoir et le salut, mais sont devenues les auxiliaires des forces du mal. Mutatis mutandis, ce siège est comparable à celui de La Rochelle, place de sûreté protestante, par les troupes du roi Louis XIII. Dans le récit russe, les vieux-croyants accusent bien entendu les autorités de sacrilège, mais toute la responsabilité en incombe au patriarche Nikon et non au tsar Aleksej. En effet, le souverain est simplement « enflammé » contre les défenseurs des « antiques canons de l'Église » par le haut clergé, et son courroux redoutable se trompe tout simplement d'objet (видяще самодержца от архиереовъ на гнѣвъ ярости весьма воспалена). En revanche, Eleazar d'Anzer, un des saints de l'archipel des Solovki avait prédit de Nikon « C'est pour

²⁵ PLDR. [T.10] *XVII vek : kniga pervaja*, Moscou, 1988, p.141, 144-145, 149, 151.

son grand malheur que la Russie a élevé celui-ci » (в великое зло Росиа себѣ сего израсти). Il avait aussi vu un grand serpent noir s'enrouler autour du cou du futur patriarche pendant qu'il célébrait la messe.

Le récit n'est pas tout entier consacré au siège de Solovki, mais comprend un prologue et un épilogue qui se répondent de façon élaborée. L'introduction du texte montre que la culture classique a fait des progrès dans la Russie des premiers Romanov, y compris chez les rigoristes. En effet, le prologue évoque l'art déployé par Homère afin de glorifier les héros de Troie pour souligner qu'il convient davantage encore de célébrer un monastère « saint et très merveilleux », ainsi que des héros qui se sont exposés aux coups, aux blessures, aux tourments et à la mort pour obtenir la vie éternelle. Suivent quelques pages qui résument l'histoire de l'abbaye à travers ses fondateurs, Zosime et Sabbatios, et ses plus vertueux frères. On a là une sorte de Paterikon de Solovki dont le propos est de montrer que le monastère constituait un verger fécond et que ses disciples ont été aussi nombreux que la descendance d'Abraham. Une première fois, le chiffre de 500 est avancé, sans compter les laïcs et les novices. L'auteur souligne aussi que la communauté a donné plusieurs moines érudits, auteurs de nombreux ouvrages, dont le plus savant était Gerasime Firsov.

Vient ensuite la description dramatique des réformes de Nikon qui « remplit l'Eglise de grand trouble et révolte, le peuple de grands maux et avanies, toute la Russie de grande frayeur et de bouleversement ». Face à ces « novellétés » (новшества) auxquelles personne ou presque n'ose s'opposer, les frères de Solovki tiennent conseil et décident de refuser les livres liturgiques corrigés selon les instructions de Nikon. Ils entament une série de négociations avec le tsar, sollicitant la permission de rester fidèles aux anciens usages liturgiques qu'ils défendent en citant des livres imprimés et des manuscrits anciens. Les navettes entre Moscou et Solovki s'avèrent toutefois infructueuses et l'heure du choix crucial arrive. Un nouveau conseil se tient au cours duquel il est clairement formulé : que « ceux qui ont l'âme forte et désirent obtenir les saintes délices à venir par l'amertume de la mort en ce monde » demeurent dans les murs de l'abbaye et résistent au tsar (совѣтують крѣпкодушнымъ мужемъ, желающимъ настоящия смерти горестию будущихъ святыхъ сладостей получитьи, во обители пребывати). Les autres quittent le couvent et se réfugient sur le rivage de la mer, autrement dit débarquent sur le continent. Le nombre des rebelles pour la vieille foi est estimé à 1500. C'est alors, en 1669, que commence le siège.

La description des opérations militaires retrace les avatars subis par les commandants que le tsar Aleksej a envoyés soumettre Solovki. Le premier, Ignatij Voloxov, demeure sur place plus de trois ans, sous les murs de l'abbaye à la belle saison, replié sur une île voisine en hiver, coupant les communications. Il arrête les frères qui circulaient encore, les fait torturer et exécuter ; il est finalement relevé de son commandement. Le deuxième, Klimentij Ievlev, rafle le bétail de l'abbaye, brûle les bâtiments situés à l'extérieur de l'enceinte, puis meurt subitement. Le troisième, Ivan Meščerinov, poursuit la tactique de harcèlement pendant deux ans, avant de lancer l'assaut décisif. Pendant ce temps, les assiégés luttent essentiellement par la prière, aux dires de l'auteur²⁶. La miséricorde de Dieu à leur égard se manifeste non par un allègement de leurs souffrances, mais par une épidémie de peste. En effet, elle a la particularité de tuer en trois ou quatre jours ceux qu'elle frappe. Elle leur offre donc un délai suffisant pour se repentir, recevoir le viatique du corps et du sang du Christ et se faire moines. On comprend par là que les défenseurs de Solovki sont loin d'être tous des religieux, ce qui était effectivement le cas. Et on retrouve le motif de la tonsure collective au moment suprême qui avait été esquissé dans le récit de la prise de Vladimir par les Mongols selon la *Première chronique* de Novgorod. A Solovki, 700 personnes périssent de cette « mort chrétienne » qui

²⁶ Sur la réalité des combats, voir entre autres G. Michels....

leur garantit le salut. Enfin, l'assaut final est donné et beaucoup d'autres accèdent au martyre en étant passés au fil de l'épée ou en subissant divers autres supplices.

Le deuxième élément original dans ce récit est la paradoxale renaissance qui suit la chute et qui nous est narré dans l'épilogue. On nous apprend en effet qu'avant l'assaut beaucoup de moines et de laïcs demeurés fidèles à la vieille foi ont été envoyés sur le continent. Ils vont s'installer dans des déserts (по пустынямъ поселившиеся) où ils vivent une vie édifiante. Mais ils ne se contentent pas des déserts, des fourrés, des marais, ils s'implantent aussi à proximité des villes et des villages pour « instruire et éclairer » (научивше и просветивше). C'est ainsi que « le jardin des saints pères Zosime et Sabbatios, ayant troqué l'emplacement de l'île pour le désert, ne cessait de repousser, de reflourir, de porter de nouveaux fruits au Créateur céleste » (саждение преподобныхъ Зосимы и Савватиа, измѣнивъ мѣсто отока на пустыни, паки возрастити, паки процвѣтати, паки плодоносити небесному дѣлателю не престаяше). Le texte cite de nombreux exemples édifiants. Certains rescapés de Solovki deviennent des missionnaires au milieu de la population orthodoxe, au risque de la prison et du martyre. La dispersion vers les marges et la mobilité sont l'une des caractéristiques du mouvement des vieux-croyants que le texte appréhende bien. L'autre variante est la disparition dans un désert, un non-lieu hors du temps, qui demeure à l'abri des sacrilèges. L'illustration de cette tendance est donnée par l'histoire de trois Robinson russes avant la lettre : le prêtre-moine Paul, le diacre Sérapion et le serviteur Longin. Trente ans durant, ils vivent sur une île sans être repérés par les pêcheurs et les chasseurs qui la fréquentent régulièrement. Un équipage de pêcheurs finit par trouver Paul, resté seul après la mort des deux autres, qui leur raconte toute leur aventure. Les marins regagnent le continent et parlent de cette rencontre extraordinaire. De nouveaux bateaux se rendent sur l'île pour dialoguer avec le saint homme, mais nul ne parvient à le retrouver. Cette histoire est une variation sur le thème de Kitež, ou plus tard des Eaux Blanches (Belovod'e), lieu mythique où la Vieille Foi serait préservée intacte. Au XXe siècle, on connaîtra la variante du village isolé qui ne sait pas que la Révolution des soviets a eu lieu.

CONCLUSION

Dans le récit des origines qu'est la *Povest' vremennyx let*, les deux épisodes de siège de 968 et 997 participent à la formation ou à la prise de possession de la *russskaja zemlja*. Ils montrent comment Kiev, désignée par le prince Oleg comme « mère des villes russes », ne tombe pas aux mains des Petchénègues et comment Belgorod les repousse dans la steppe. A chaque fois, un champion providentiel sauve la situation. Dans le même esprit, on peut ajouter le récit légendaire sur la fondation de Perejaslavl' en 992, sur l'autre rive du Dnepr, qui ne comprend pas le motif du siège. La ruse des Rus' est leur trait distinctif à ce stade primitif de leur histoire. Elle annonce l'acquisition de la vraie Sagesse qui vient avec le baptême. Si les ennemis sont nombreux et déterminés, il semble acquis que la « terre russe » où se sont installés Rjurik et ses descendants doit leur demeurer acquise et qu'elle est bien distincte de la « terre étrangère ». Mais la conversion introduit la notion de péché qui peut conduire au châtement céleste, administré par un peuple allogène, promu fléau de Dieu. Dès le *Récit des temps passés*, les Polovtzes se voient assigner ce rôle. Puis les Tatars déferlent et commencent l'ère des sièges tragiques. Cette fois, l'issue est celle du martyre et de la prise d'habit *in extremis*.

L'historiographie traditionnelle présente le rassemblement des terres russes par la dynastie moscovite, aux XVe – XVIe siècles, comme l'émergence d'un État fort et pleinement souverain, libéré du joug mongol. Pourtant, la conscience de la vulnérabilité du pays paraît augmenter plutôt que diminuer une fois que le souverain de Moscou a réalisé l'unité territoriale, garante de la puissance russe. La mentalité de siège commence à se former sous Ivan le Terrible. Elle semble résulter de la conjonction entre le vécu personnel du premier tsar

et l'interprétation de l'histoire russe qui est formulée par les lettrés de son entourage. L'immensité des espaces réunis sous le sceptre d'Ivan ne conjure en rien l'angoisse obsidionale portée à son point culminant pendant le Temps des Troubles. Il est vrai qu'à la peur des allogènes s'est ajoutée celle des traîtres de l'intérieur. En même temps, l'orthodoxie devient un des éléments-clés de cette mentalité de siège. Elle offre la protection d'intercesseurs particuliers, dont les saintes reliques ou les icônes ont une vertu défensive éminente. En même temps, elle interdit plus que jamais la reddition. La notion de « Sainte Russie » s'inscrit brièvement dans ce contexte de sacrifice ultime, à l'occasion des sièges de Pskov et d'Azov, avant de disparaître de la culture écrite pour deux siècles. La déchirure du *Raskol* renouvelle le dilemme du siège en inversant les positions des assiégeants et des assiégés. Mourir pour la foi est plus que jamais à l'ordre du jour, mais la couronne du martyr s'acquiert désormais en résistant au tsar et à l'Eglise officielle. En revanche, à l'issue de l'anéantissement peut se substituer celle de la fuite au désert. La Russie découvre alors ses deux tactiques favorites, qui ne s'excluent pas nécessairement : pas un pas en arrière, ou la retraite à Kitež.

Pierre Gonneau
Université Paris-Sorbonne
Ecole Pratique des Hautes Etudes